

# Un monstre de langage : l'anatomie de Quaresmeprenant

Autor(en): **Brancher, Dominique**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **56 (2009)**

Heft 1: **Fascicule français. Poétiques de la liste (1460-1620) : entre clôture et ouverture**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-271230>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Un monstre de langage : l'anatomie de Quaresmeprenant

En accostant sur l'île de Medamothi, première étape de leurs pérégrinations aventureuses dans le *Quart Livre*, Pantagruel et ses compagnons s'empressent d'acheter des peintures dans un marché aux puces exotique<sup>1</sup>. Parmi les images décrites, celle acquise par Epistemon, le représentant de la science, se distingue comme un *adunaton*, une représentation impossible, « on quel estoient au vif painctes les Idées de Platon, et les Atomes de Epicurus »<sup>2</sup>. Dans la *briefve declaration d'aucunes dictions plus obscures* qui clôt le *Quart Livre*, Rabelais insiste sur le caractère « invisible » de ces formes platoniciennes et sur la petitesse de ces atomes, accusant le caractère spéculatif de toute tentative de capturer des réalités inaccessibles<sup>3</sup>. Il faut cependant attendre l'anatomie de Quaresmeprenant pour goûter à une dénonciation systématique et impitoyable du langage scientifique comme pure fiction et mimésis pervertie<sup>4</sup>. Tel est en effet l'enjeu de cette anatomie exorbitante, où les formes parodiées du rapport d'autopsie sont arrachées à leur ambition de décrire les *realia*, l'intériorité dérobée du petit monde, pour construire une identité impossible. Ce moment de vertige analogique et anatomique, ponctué par la reprise anaphorique des « comme », se déroule spatialement sous la forme d'une liste festive et assassine, détournée de sa vocation première d'organisation du monde social et naturel.

La satire s'exerce à différents niveaux. Tout d'abord, l'anatomie du monstre, qui personnifie le jeûne, permet à Rabelais d'en brosser un portrait désastreux et à travers lui, de critiquer les mortifications de carême, dont le Concile de Trente, le 13 janvier 1547, avait rappelé la nécessité<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Quart Livre*, chap. II « Comment Pantagruel en l'isle de Medamothi achapta plusieurs belles choses », in *Œuvres Complètes*, éd. établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1994, p. 540. Nous nous référons ensuite à cette édition.

<sup>2</sup> *Ibid*, p. 541.

<sup>3</sup> « *Idées*. Espèces et formes invisibles, imaginées par Platon. *Atomes*. Corps petitz et indivisibles, par la concurrence des quelz Epicurus disoit toutes choses estre faictes et formées » (*Ibid*, p. 706).

<sup>4</sup> *Quart Livre*, chapitres 30 (« Comment par Xenomanes est anatomisé et descript Quaresmeprenant ») et 31 (« Anatomie de Quaresmeprenant quant aux parties externes »).

<sup>5</sup> Dans son étude pionnière, *Rabelais anatomiste et physiologiste* (Tours, 1899), le Dr. Le Double s'est limité à cette dimension du texte en cherchant à motiver toutes les comparaisons par des analogies formelles.

Ensuite, l'énumération rabelaisienne endosse un caractère contestataire et parodique vis-à-vis du style médical. Selon Marie-Madeleine Fontaine, tout l'enjeu du passage réside dans la satire de la pensée médicale qui fonctionne par analogie, à un moment où fusent les critiques contre la méthode comparative de Galien<sup>6</sup>. Mise en crise dans sa fonction heuristique, la comparaison n'apparaît plus comme un outil cognitif mais comme un obstacle épistémologique. On passe ainsi du monstre décrit à une monstruosité descriptive qui s'exhibe en autant de tératonymes, du dysfonctionnement d'un corps à celui d'une science. En revanche, ce que n'a pas noté la critique, c'est que le travail de sape ne s'arrête pas là et trouble encore la visée classifiante et hiérarchisante du procédé éminemment scripturaire de la liste. Si le *Quart Livre* propose un itinéraire symbolique – celui de la langue face au monde –, s'il décrit une épopée sémiologique dont la progression est fonction du dévoiement ou de la suspension d'habitudes normales du langage<sup>7</sup>, c'est à ce double niveau – critique de l'analogie descriptive, détournement de la liste – que la machine romanesque grippe le fonctionnement linguistique conventionnel.

On s'intéressera ainsi à cette liste dévoyée qui interroge la capacité du langage à capturer le monde et à le mettre en ordre. Dans la bouche de Xenomanes, le corps de Quaresmeprenant est donné non comme un objet unifié du monde mais comme un agrégat discordant de signifiants, qui fait perdre pied au lecteur. L'anaphore « comme » perd sa valeur d'analogie pour signifier l'adjonction. L'inventaire bascule alors dans le non-sens, par ses incongruités intellectuelles, et creuse le hiatus entre *verba* et *res*. On se penchera sur l'abandon d'une rhétorique de l'énumération et d'une mnémonique de la liste au profit d'une poétique jouissive de l'accumulation – si l'on entend par accumulation un *effet perturbateur* recherché par le texte, qui rend impossible au lecteur l'appréhension ordonnée et cohérente de la mise en série<sup>8</sup>. Il existe une différence de degré plutôt que de nature entre l'énumération et la liste d'un côté, l'accumulation de l'autre, qui en

---

<sup>6</sup> Marie-Madeleine Fontaine, « Quaresmeprenant : l'image littéraire et la contestation de l'analogie médicale », *Rabelais in Glasgow*, Glasgow, Glasgow University, 1984, p. 87-112.

<sup>7</sup> Terence Cave, *The cornucopian text : problems of writing in the French Renaissance*, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 205.

<sup>8</sup> Voir l'article éclairant de Sophie Chisogne, « Poétique de l'accumulation », *Poétique*, 115, 1998, p. 287-303, 289 : « l'énumération est un procédé objectif, et l'accumulation est un effet subjectif ».

pervertit les fonctions traditionnelles. Juxtaposition horizontale d'éléments séparés par des virgules, l'énumération est une figure dont la rhétorique latine prône l'usage pour amplifier le discours<sup>9</sup>. Elle est aussi une figure de la clarté parce qu'elle met à jour l'ordre dans lequel le rhéteur traitera les propositions<sup>10</sup>. A en croire Quintilien, le contrôle de la prolifération énumérative est condition de son efficacité<sup>11</sup>. Quant à la liste, agencement vertical d'éléments qui échappe, par son caractère proprement scripturaire, au domaine de la rhétorique, elle vise originellement à thésauriser les informations et à en faciliter la mémorisation. Or l'énumération et la liste se muent en accumulation dès lors que les mots cessent de défiler sagement pour s'amonceler en une parataxe outrée, bousculant la linéarité de l'énoncé, que la mémoire peine à suivre l'enchaînement des images évoquées, que l'attraction des sons remplace la logique du sens. Ainsi dans le texte rabelaisien, la fragmentation kaléidoscopique du corps anatomisé pulvérise l'opération de lecture. A l'instar de Quaresmeprenant, le lecteur se retrouve « l'entendement comme un bréviaire dessiné » devant cette liste dévoyée.

## Crypto-listes

Rabelais détient une compétence générique fondée sur les innombrables index, inventaires et répertoires qui saturent alors le paysage culturel français. Non seulement l'anatomie de Quaresmeprenant s'invente à partir de ces sous-listes qui constituent autant d'hypotextes, mais l'auteur sème encore des indices précis renvoyant à ces modèles convoqués pour mieux être parodiés. Ainsi en est-il du nom de Xenomanes, le maître

---

<sup>9</sup> Elle prend alors le nom de *congeries* (« amas »), énumération sans reprise par un terme collectif (Quintilien, *Institution oratoire*, livre VIII, 4, 26). Paul Zumthor considère l'énumération comme un phénomène particulièrement lié à la poésie orale (*Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983).

<sup>10</sup> Elle s'appelle alors *partitio* et prend place dans la narration, avec reprise par un terme collectif (Quintilien, *Institution oratoire*, IV, 5, 25).

<sup>11</sup> Avec cette figure qui contribue beaucoup à « la clarté et l'agrément du discours », il faut à tout prix éviter une « division trop morcelée » et trop profuse pour ne pas tomber dans l'obscurité (Quintilien, *Institution oratoire. Livres IV-V*, texte établi et traduit par Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1976, livre IV, 5, 25, p. 89). L'énumération peut encore désigner la liste récapitulative des arguments qui précèdent immédiatement la péroraison (elle prend alors le nom d'*enumeratio*). Là aussi la condition de son efficacité est la brièveté (*Institution oratoire*, VI, I, 1).

d'œuvre de cette vivisection imaginaire. L'antonomase éclairante du premier chapitre, qui le promet au rang de « grand voyageur et traverseur de voies périlleuses », permet de voir en lui l'avatar de Jean Bouchet, grand rhétoricien poitevin, ami de Rabelais, qui avait pris comme nom de plume le Traverseur<sup>12</sup>. Cette indication d'identité n'est pas anodine : en sa qualité de traverseur, Bouchet peut s'avérer fort utile pour accomplir un périlleux voyage. Il perpétue aussi, en tant que passeur stylistique, les modes d'écriture des grands rhétoriciens tout en étant marqué par les cercles humanistes<sup>13</sup>. La démultiplication sémantique, l'accumulation à outrance d'éléments discursifs à fonction identique, est ainsi une spécialité des rhétoriciens que les théoriciens médiévaux désignent du terme d'*expolitio*<sup>14</sup>. Dans ses *Epistres Morales et Familieres du Traverseur* parues en 1545 (trois ans avant la première parution de certains chapitres du *Quart Livre*), Jean Bouchet recourt fréquemment à la litanie paratactique, où une phrase indépendante correspond à chaque terme de la série :

On n'y a chault, ny froit, ne soif, ne fain,  
 On y sera toujours alaigre & sain,  
 On y sera toujours en assurance,  
 [...]
 De grant souffrete, a richesse certaine,  
 De grans perilz, a toute seureté,  
 De tout malheur, a grand bienheureté,  
 etc.<sup>15</sup>

<sup>12</sup> Il l'emprunte à son premier ouvrage imprimé, les *Regnars traversant les périlleuses voyes des folles fiances du monde* (1503-1504). Sur la figure de Xenomanes, voir Stéphan Geonget, « Panurge et Xenomanes, Rabelais et Bouchet : amitié et perplexité », *Etudes rabelaisiennes*, tome XLIII, « Les grands jours de Rabelais en Poitou », Actes du colloque international de Poitiers (30 août – 1<sup>er</sup> septembre 2001), études réunies par Marie-Luce Demonet, Genève, Droz, 2006, p. 105-118.

<sup>13</sup> Pour la différence entre le développement en série des grands rhétoriciens (paratactique) et celui de la sylve parisienne, qui intègre les variations dans un ensemble syntaxiquement lié, deux modes qui sont utilisés par Bouchet, voir Jean Lecoïnte, « Nicolas Petit, Bouchet, Rabelais : la poétique de Politien du 'cercle de Montaigu' au 'cercle de Fontaine-le-Comte' », in *Jean Bouchet. Traverseur des voies périlleuses (1476-1557)*, Actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001), réunis par Jennifer Britnell et Nathalie Dauvois, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 175-191.

<sup>14</sup> Paul Zumthor, *Le masque et la lumière. La poétique des grands rhétoriciens*, Paris, Seuil, 1978, p. 177. Sur l'*expolitio*, voir Heinrich Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, Munich, Max Hueber, 1960, & 751 et 830-842. Cette figure d'amplification consiste à développer une idée à travers la répétition (si elle use de synonymes, elle s'appelle *interpretatio*), l'argumentation minutieuse ou l'énumération détaillée des aspects partiels en lesquels l'idée se divise.

<sup>15</sup> Jean Bouchet, *Epistres Morales et Familieres du Traverseur*, chez Jacques Bouchet et Jehan et Enguilbert de Marnef, Poitiers, 1545, « epistre XIII », « de vieillesse », f. 42.

Le même compartimentage régit la monotonie syntaxique de la liste rabelaisienne :

Le poulmon, comme une aumusse.  
 Le cœur, comme une chasuble.  
 Le mediastin, comme un guodet.  
 La plèvre, comme un bec de Corbin.  
 Etc.

Le premier texte français qu'on détienne de Rabelais est une épître adressée à Jean Bouchet (datée de 1526), publiée également dans le recueil épistolaire du *Traverseur*<sup>16</sup>. Or il ne manque pas de sel que dans sa réponse, le rhétoricien recourt à sa figure favorite. Dans l'*Epistre responsive audict Rabelays contenant la description d'une belle demeure et louanges de messieurs d'Estissac*<sup>17</sup>, l'enchaînement par l'adverbe de temps (« le premier est », « apres y sont », « et puis apres ») permet là aussi d'énumérer les trésors bucoliques d'un domaine, encore qu'un certain souci de variété syntaxique intervienne. Avec son clin d'œil à la fois amical et ironique à Bouchet à travers la figure de Xenomanes, Rabelais perpétuerait le dialogue engagé dans l'édition des *Epistres* de 1545. Sa liste parodique, non sans affinités avec l'*expolitio*, s'inscrirait à la fois dans le sillage de ces précurseurs que sont les grands rhétoriciens tout en tournant en dérision des formes et des pratiques scripturaires figées.

Mais de Xenomanes, il nous est aussi dit dans le premier chapitre qu'il est l'auteur d'une « grande et universelle Hydrographie ». Le personnage s'enrichit donc de traits empruntés à une autre figure historique, un navigateur nommé Jean Alfonse, capitaine-pilote de François I<sup>er</sup>, qui acheva en 1545 une *Cosmographie, avec l'esperance et régime du soleil et du*

---

<sup>16</sup> « Epistre de monsieur Rabalais [sic] docteur en Medecine, grand Orateur en Grec, Latin & François, contenant plusieurs similitudes induictives à tenir promesse de retour » (épître 48 dans les *Epistres Morales et Familieres du Traverseur* de Jean Bouchet, 1545. Ce titre, qui figure dans la table des matières, diffère de celui qui figure dans le texte : « Epistre de Maistre Francois Rabellays homme de grans lettres grecques et latines, audict Bouchet, traictant des ymaginations qu'on peut avoir attendant la chose désirée », reproduit dans Rabelais, *Œuvres complètes*, p. 1022-1024). Rabelais s'y livre lui-même au développement en série mais tel qu'il a été promu par la poésie néo-latine de Nicolas Petit, un ami de Bouchet, à savoir intégré dans un ensemble syntaxiquement lié (voir Lecointe, « Nicolas Petit, Bouchet, Rabelais »).

<sup>17</sup> Epître 49 des *Epistres familiares*.

*Nord*<sup>18</sup>. Or dans cet ouvrage soumis à un ordre spatial, le lecteur parcourt une liste de noms de lieux qui énumèrent les étapes d'un itinéraire réel, accompagnées de descriptions. Cette série de toponymes jalonnant le discours cartographie le monde : l'imposition de noms permet de passer de l'anonymat des terres inconnues à l'espace familier. La carte entretient d'ailleurs avec la liste des rapports étroits, puisque le cartographe met en espace sur une surface graphique une nomenclature toponymique qu'il trouve dans des listes, des dictionnaires, des récits de voyage ou des descriptions géographiques<sup>19</sup>. Or, si Jean Alfonse acculture la terre par la toponymie, Xenomanes fait de même avec le corps. Dans son nom tiré du grec (*xenomanein*, « se passionner pour l'étranger »), se chevauchent ces deux sens. L'exotique peut désigner à la fois l'altérité géographique, en un 16<sup>e</sup> siècle ouvert vers de nouvelles terres fraîchement arpentées, où s'invente l'idée de représentation topographique, et le territoire inconnu du corps, ce *minor mundus* dont les anatomistes veulent mener à bien une véritable cosmographie. La notion d'homme-microcosme facilite cette assimilation de l'entreprise anatomique à la représentation de contrées méconnues<sup>20</sup> : « tout ainsi qu'il faut apprendre la Geographie pour la cognoissance de la foy de l'histoire, de mesme il faut apprendre la description du corps humain, pour sçavoir & pour pratiquer l'art de la Medecine », explique Fernel<sup>21</sup>. En Xenomanes se conjuguent ainsi la figure de l'explorateur des ressources stylistiques de la langue (Bouchet) et celle de l'arpenteur (Alfonse) de nouveaux mondes, géographiques et anatomiques. Mais la conquête onomastique propre à la *Cosmographie* d'Alfonse se transforme en une prolifération jubilatoire de mots-corps qui ne valent plus que comme boursouflures, déroutant l'interprète. Si Xenomanes empêche l'autopsie de Pantagruel, qui veut voir « en

---

<sup>18</sup> Mellin de Saint-Gelais en avait conservé le manuscrit. (*Les Voyages aventureux du capitaine Jean Alphonse, Saintongeais*, dont la publication en 1559 est due à Saint-Gelais et à Jean de Marnef, en renferment la substance). Ce manuscrit (ms. Fr. 676) n'est publié et annoté à Paris qu'en 1904 par Georges Musset. Sur ce texte, voir L. Sainéan, « La cosmographie de Jean-Alfonse Saintongeais », *Revue des études rabelaisiennes*, tome X, 1912, p. 19-67.

<sup>19</sup> Voir Christian Jacob, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 269.

<sup>20</sup> Rafael Mandressi, *Le Regard de l'anatomiste. Dissections et invention du corps en Occident*, Paris, Seuil, 2003, p. 159.

<sup>21</sup> *Les VII livres de la Physiologie*, Paris, Jean Guignard le Jeune, 1655, p. 222.

personne» le monstre, et si les voyageurs ne font pas escale dans son île, c'est que contrairement au récit de voyage, on se dégage d'emblée de toute réalité autre que celle que les mots nomment. Quaresmeprenant se donne comme un être de pur langage, le produit d'une *autopsie* imaginaire (dans les deux sens du terme, dissection et observation par soi-même) qui ramène à la dimension subjective de tout témoignage.

## Virtuosité lexicale

Au-delà de la reprise d'un procédé poétique et toponymique, la liste de Rabelais mobilise deux champs sémantiques spécifiques – celui des parties du corps, celui des objets qui leur sont comparés – qui tissent là aussi des liens étroits avec les nomenclatures contemporaines. Selon Philippe Hamon, la description, dont la liste est une manifestation minimale ou une dégénérescence, est toujours plus ou moins ostentation, de la part du descripteur, de son savoir encyclopédique et lexical<sup>22</sup>. Pour asseoir les compétences de Xenomanes en matière de vocabulaire anatomique, Rabelais a ainsi emprunté à la terminologie du *Guidon* de Chauliac et à la *Dissection des parties du corps humain* de Charles Estienne, parue récemment d'abord en latin puis en français (Paris, Simon de Colines, 1546). Dans la bouche de Xenomanes, les mots d'origine gréco-latine côtoient les termes arabes (mirach, siphac), populaires (luette, couillons, trou du cul), communs (pied, poignet, main) et en usage chez les chirurgiens (focile, vessie, estomac) en un joyeux sabir qui reflète l'hybridation contemporaine<sup>23</sup>. En effet, au 16<sup>e</sup> siècle, des forces contradictoires polarisent la genèse du français médical et compliquent l'établissement d'une nomenclature standardisée, ainsi que l'harmonisation de l'héritage antique. Dès lors qu'elle déborde le strict domaine de la chirurgie pour toucher tous les champs de la médecine, dès lors qu'il lui faut séduire et instruire de nouveaux publics dépassant le cercle restreint

<sup>22</sup> Philippe Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981, «Éléments pour une histoire de l'idée de description», p. 46.

<sup>23</sup> Sur le vocabulaire utilisé, voir Fontaine, «Quaresmeprenant : l'image littéraire et la contestation de l'analogie médicale», p. 94.



des spécialistes, la production vernaculaire devient le lieu de transactions linguistiques complexes entre des groupes socio-culturels et des registres de langue différents. Le vocabulaire anatomique connaît une véritable crise de légitimité. De fait, la plupart des ouvrages médicaux en langue vulgaire se caractérisent par une tendance à la surcharge des synonymes. Plutôt que de choisir un seul terme inscrit dans la chaîne syntagmatique, on exploite la possibilité de décliner tout le paradigme<sup>24</sup> ; on note aussi un luxe d'images et de comparaisons<sup>25</sup>. Les carences du lexique français médical obligent même, comme l'explique Sébastien Colin en 1558, à fabriquer des « périphrases et circonlocutions », figuralité par défaut qui a valeur de catachrèse<sup>26</sup>.

La menace de confusion babélique est d'autant plus forte que l'on ne s'accorde ni sur l'usage d'un terme spécifique, ni sur l'identification des parties du corps. Aussi beaucoup d'auteurs produisent un effort scientifique raisonné pour harmoniser la nomenclature anatomique sous forme d'innombrables glossaires. Ainsi en est-il du répertoire de Charles Estienne, « De la diversité des noms qui ont été imposés aux parties extérieures », des « Interpretations des termes et figures d'instruments de chirurgie » d'Isaac Joubert, ou encore d'un des premiers dictionnaires médicaux qui paraît dans une traduction anonyme en 1551, le *Traicté familier des noms grecs, latins, arabiques ou vulgaires* de Manard. Pouvaient leur servir de modèle les listes de vocabulaire établies par les Anciens, comme l'*Onomasticon* de Pollux, rangé par ordre des matières<sup>27</sup>, ou le *De corporis*

<sup>24</sup> Madeleine Jeay, *Le commerce des mots. L'usage des listes dans la littérature médiévale (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Genève, Droz, 2006, p. 37.

<sup>25</sup> Chez Ambroise Paré, on trouve des comparaisons avec des animaux, avec la forme des lettres de l'alphabet, ou encore avec des instruments de musique : la luette ressemble à l'archet ou plectre d'une viole permettant de donner amplitude, puissance ou élégance à la voix (*Œuvres complètes*, Paris, Gabriel Buon, 1575). Pour la littérature en latin, voir Jacqueline Vons, « Le rôle des analogies dans la transmission d'un savoir scientifique. André Vésale (1514-1564) et la *Fabrica* (1543) », in *La transmission des savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance*, vol. 2 au XVI<sup>e</sup> siècle, éd. Frank La Brasca et Alfredo Perifano, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 33-48.

<sup>26</sup> Sébastien Colin, *L'ordre et régime qu'on doit garder et tenir en la cure des fièvres*, Poitiers, E. de Marnef, 1558, Préface.

<sup>27</sup> Selon Jack Goody, l'*onomastikon* s'oppose au *lexicon* comme une liste d'entités à une liste de mots (*La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. de Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Les éditions de Minuit, 1979, chapitre 5 « Que contient une liste ? », p. 140-196, 179). L'*Onomasticon* de Julius Pollux fut édité en avril 1502 à Venise, chez Alde Manuce, avec une table des matières en latin, *Pollucis vocabularii index in latinum translatus*.

*humani partium appellationibus* de Ruphus d'Ephèse, traduit en latin<sup>28</sup>, auxquels on fait largement appel pour traduire les textes médicaux grecs en multipliant les dénominations.

Si la partie gauche de la liste rabelaisienne reproduit l'anarchie lexicale des traités médicaux contemporains, la partie droite, celle des comparants, énumère outils de métiers, vêtements, instruments de musique, de cuisine, et d'agriculture, qui correspondent aux champs de référence mis en œuvre dans les analogies d'un Chauliac ou d'un Estienne. Elle évoque aussi la tradition de l'inventaire des objets quotidiens remontant aux dits énumératifs du 13<sup>e</sup> siècle, où la magie de l'objet est mise en scène<sup>29</sup>. En 1539, Gilles Corrozet renouvelle le genre sous le nom de *Blasons domestiques*<sup>30</sup>, longue célébration des richesses d'une demeure bourgeoise qui lui donne l'occasion d'insérer plusieurs listes. Attaquant les blasonneurs, qui s'adonnent à la sensualité sous prétexte de décrire les beautés du corps humain, il substitue à l'objet du désir, le corps féminin, la multiplicité des objets à posséder. Le même intérêt pour les biens de ménage se lit quelques années plus tard, en 1543, dans les *Controverses des sexes masculin et féminin* de Gratien du Pont<sup>31</sup>, où le catalogue des fournitures occupe la quasi-totalité des 202 vers du texte. Nul doute que Rabelais s'amuse à parodier cette fascination pour les choses, où le répertoire insatiable des mots trahit le désir d'appropriation. Si la liste rabelaisienne se construit sur toutes ces sous-listes, rhétorique, viatique, anatomique, domestique, que signifie sa production en contexte littéraire ?

## La liste : une figure de la littérarité

Dans son étude fondatrice, Jack Goody a insisté sur les liens privilégiés de la liste avec l'écriture, à l'invention de laquelle elle préside. En Mésopotamie ancienne, on rencontre ainsi la liste d'ordre administratif

---

<sup>28</sup> L'ouvrage de Ruphus d'Ephèse a été traduit en latin par Giuno Paolo Grassi et publié dans le *Dictionarium medicum vel Expositiones vocum medicinalium*, Bâle, Henri Estienne, 1564. Voir Vons, « Le rôle des analogies dans la transmission d'un savoir scientifique », p. 37.

<sup>29</sup> Jeay, *Le commerce des mots*, p. 33.

<sup>30</sup> Gilles Corrozet, *Les blasons domestiques, contenantz la decoration d'une maison honeste et du mesnage estant en icelle*, Paris, Gilles Corrozet, 1539, éd. Montaignon, 1857, t. VI, p. 123-279.

<sup>31</sup> Gratien du Pont, *Controverses du sexe masculin et féminin*, Toulouse, Colomiés, 1543.

comme une des premières formes d'écriture, à l'origine de toute littérature<sup>32</sup>. Sa fécondité épistémologique et son impact cognitif auraient été alors sans précédent. En modifiant les modalités et aussi les capacités de remémoration, elle aurait favorisé le développement de l'histoire et des sciences de l'observation, ainsi que la définition de schémas classificatoires. En effet, ranger des mots dans une liste, c'est une manière de classer et trier l'information par un dispositif spatial, de proposer une hiérarchie implicite des objets du monde par leur ordre de succession. En somme, c'est s'assurer une maîtrise nouvelle sur le réel. De son côté, Philippe Hamon a lui aussi insisté sur les rapports privilégiés entre liste et savoir : l'énumération et la description ont en effet partie liée avec une intention encyclopédique et didactique. Elles impliquent une théorie implicite de la langue comme nomenclature, « monopolisée par sa fonction référentielle d'étiquetage d'un monde découpé »<sup>33</sup>. Or la liste rabelaisienne subvertit ces fonctions traditionnelles d'instrument pédagogique et mnémotechnique ; loin d'offrir les moyens d'une emprise pragmatique sur le monde, elle en signifie la dépossession. Elle s'affiche plutôt comme le « procédé littéraire par excellence » analysé par Madeleine Jeay, qui dégage la poéticité de la liste dans les œuvres médiévales<sup>34</sup>. Contrairement aux figures de style comme la métaphore, ce procédé en effet n'existe pas dans le discours quotidien ; il nous fait goûter la présence des mots pour eux-mêmes, sans les réduire à des substituts d'objets, ce qui selon Jakobson est un critère de poéticité<sup>35</sup>. Dans la liste parodique de Rabelais, la fonction poétique, qui tend à centrer le discours sur lui-même, l'isolant dans un système quasi autonome de signes linguistiques, va même jusqu'à supplanter la fonction référentielle.

Or l'accumulation, qui caractérise la poétique rabelaisienne, est considérée par Mikhaïl Bakhtine comme participant de l'esthétique carnavalesque ; elle juxtapose en effet paratactiquement les choses sans les coordonner, rompant par son excès leur ordonnancement coutumier des

---

<sup>32</sup> Goody, *La raison graphique*, chapitre 5, « Que contient une liste ? », p. 140-196.

<sup>33</sup> Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, « Eléments pour une histoire de l'idée de description », p. 28.

<sup>34</sup> Jeay, *Le commerce des mots*, p. 31.

<sup>35</sup> Roman Jakobson, « Qu'est-ce que la poésie ? », dans *Questions de poétique*, Paris, Seuil, 1973, p. 113-126, 114, cité par Jeay, *Le commerce des mots*, p. 32.

choses, et corrodant la vraisemblance des mots qu'elle empile<sup>36</sup>. Le nom même de Quaresmeprenant témoigne de cette autonomisation du langage et met en jeu une logique de renversement. En effet, le personnage se nomme ainsi par antiphrase, puisqu'il est l'envers du carnaval qu'il désigne. Là où le lecteur s'attendait à trouver Mardi-Gras, c'est une incarnation du jeûne qui surgit : « calcineur de cendres », animateur de « maigre passe-temps », et « dictateur de Moustardois » (la moutarde étant un condiment très prisé pendant le Carême). En retournant à l'étymologie qui dénie au mot sa valeur conventionnelle, Rabelais souligne la malléabilité du sens. Loin d'abolir l'arbitraire du signe, il l'exacerbe en une sorte de parodie du cratylisme, rejouée quelques chapitres plus loin dans le « notable discours sur les noms propres des lieux et des personnes », où le *credo* platonicien, mis dans la bouche de Pantagruel, côtoie le conte facétieux<sup>37</sup>. Toute la monstruosité de Quaresmeprenant, figure de la permutation des valeurs, réside ainsi dans cette manière d'aller contre-nature et à contre-sens. C'est pourquoi Pantagruel le rapproche des enfants d'Antiphysis qui ont les pieds en haut et la tête en bas, en un retournement de l'analogie fondamentale de Platon, celle de l'homme comme arbre renversé<sup>38</sup>. En somme, Quaresmeprenant exemplifie une inversion au carré qui remet le monde à sa place en mettant sens dessus-dessous ses habitudes langagières.

Si le saucissonnage carnavalesque auquel il est soumis retourne contre lui les significations écartées de son nom, il dévoile en même temps les liens intimes qui existent entre l'investigation anatomique et Mardi-Gras. Les dissections publiques, qui ont pris, dès la fin du 15<sup>e</sup> siècle, la forme de véritables spectacles, de cérémonies ritualisées, ont en effet souvent lieu

---

<sup>36</sup> Mikhaïl Bakhtine, *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970 (éd. o. en russe 1965), p. 279 ; voir aussi Zumthor, *Le masque et la lumière*, p. 179.

<sup>37</sup> Chapitre XXXVII, « Comment Pantagruel manda querir les capitaines Riflandouille & Tailleboudin ; avecques un notable discours sus les noms propres des lieux & des personnes ». Sur la double position de Rabelais, à la fois philosophe et poète, qui recoupe deux attitudes de Socrate dans le *Cratyle*, mutuellement exclusives (d'une part le fait qu'il peut y avoir conformité entre le caractère de la chose et son nom, d'autre part, le fait que les noms ne correspondent pas toujours à la réalité désignée) voir François Rigolot, *Poétique et onomastique. L'exemple de la Renaissance*, Genève, Droz, 1977, p. 102-104 ; Warren F. Motte, « Procédés anthroponymiques chez Rabelais », *Neophilologus Groningen*, 1980, vol. 64, n° 4, p. 503-513.

<sup>38</sup> *Quart Livre*, chap. XXXII « Continuation des conteneances de Quaresmeprenant », p. 615.

pendant le carnaval dans les universités italiennes<sup>39</sup>. On admet même des spectateurs masqués sur les gradins. Non seulement il faut qu'il fasse froid pour découper les cadavres mais la dissection est aussi une occasion festive, attirant une large audience de non spécialistes, où dans une ambiance agitée fusent les plaisanteries obscènes des étudiants et volent les morceaux de cadavre pour mieux conjurer la mort. Le corps anatomisé lui-même n'est pas sans offrir d'étroites connivences avec le corps grotesque, typique de la culture carnavalesque, décrit par Bakhtine : il s'affranchit des clôtures de l'esthétique classique pour laisser déborder sa matière et la mêler au monde, à l'instar du corps de Quaresmeprenant, enchevêtré au bric-à-brac hétéroclite des choses auxquelles on le compare. Cet entremêlement permet à Rabelais de brouiller les catégories ontologiques conventionnelles et de troubler l'efficacité descriptive d'analogies prétendument scientifiques.

### Découpage du corps : le désordre des catégories

La liste met en œuvre une « esthétique de la discontinuité »<sup>40</sup>, en instaurant une coupure dans le flot textuel, avec un début et une fin bien marqués. Comme l'île sur laquelle habite Quaresmeprenant, elle est un isolat, un « kyste textuel »<sup>41</sup> composé d'un archipel de comparaisons. Par son agencement vertical, elle sépare aussi les éléments les uns des autres en un véritable défi à la syntaxe. Ce dépeçage du monde en fragments privilégiés, à quoi correspond celui du texte, transpose au niveau du discours la violence contrôlée d'une anatomie (*ana-tome*). En ce sens, le débitage de Quaresmeprenant crée un effet de mise en abyme du procédé dissecteur de la liste. Par sa forme, l'anatomie du monstre évoque un rapport d'autopsie, puisqu'elle tente de déterminer l'état d'un corps individuel. En même temps, le traitement auquel Xenomanes soumet

---

<sup>39</sup> C'est le cas à Bologne en 1523, 1540 et 1544, puis constamment dès la fin du 16<sup>e</sup> siècle, à Pise, dès la fondation du théâtre d'anatomie en 1544, à Rome, à Padoue. Sur ces rapports entre anatomie et carnaval, voir l'article fondamental de Giovanna Ferrari, « Public Anatomy Lessons and the Carnival: The Anatomy Theatre of Bologna », *Past and Present*, n<sup>o</sup>117, nov. 1987, p. 50-106.

<sup>40</sup> Jeay, *Le commerce des mots*, p. 35-37.

<sup>41</sup> C'est l'expression de Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, p. 12, pour expliquer la description, dont il souligne les affinités avec la liste.

Quaresmeprenant, en exhibant son intimité corporelle à ses compagnons, le frappe de la même infamie que les disséqués de son temps, corps de marginaux et de condamnés déshonorés par le passage au scalpel.

Le trajet accompli sur le corps par Xenomanes n'est pas sans ordre, mais instaure une grille de lecture subversive. Contre toute logique, il commence par décrire les parties internes (chap. XXX) pour continuer avec les parties externes (chap. XXXI), où s'inverse l'ordre traditionnel *a capite ad calcem* puisque l'on passe des orteils au poil de barbe<sup>42</sup>. Dans l'énumération des parties internes, un premier mouvement descend de la cervelle à la vessie, contrairement aux pratiques du temps. Bien qu'il existe un certain nombre de variations dans les traités anatomiques du 16<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>, l'*Anathomia* de Mondino dei Luzzi (1315), qui constitue une référence obligée jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle<sup>44</sup> (voir les commentaires par Achillini, Berengario et Johann Dryander), procède en effet à l'inverse de Rabelais. Mondino divise le corps en trois cavités, « ventre supérieur », « moyen » et « inférieur », où sont logées les parties internes – cerveau, cœur et foie –, qui constituent les sièges respectifs des facultés gouvernant les fonctions corporelles (animale, vitale et naturelle). Or l'anatomiste va donner deux raisons pour commencer la dissection avec les viscères abdominales : à cause de la rapidité avec laquelle elles se putréfient, et parce que dans chaque branche du savoir, on doit commencer avec le plus confus et le moins noble et aller vers le plus élevé et le mieux organisé. Si le ventre inférieur, chargé de contenir et de purger les excréments, est situé au-dessous des deux autres, c'est que moins une chose est parfaite, plus basse est la place qui lui est réservée dans l'ordre de nature. Le déroulement des opérations obéit ainsi à un critère de perfection croissante, menant du bas vers le haut, et du plus imparfait au plus noble<sup>45</sup>. En

---

<sup>42</sup> Voir par exemple le commentaire aux planches anatomiques des parties extérieures de l'homme et de la femme dans André Vésale, *Résumé de ses livres sur la fabrique du corps humain. Andreae Vesalii bruxellensis suorum de humani corporis fabrica librorum epitome* (1543), texte et traduction par Jacqueline Vons, introd., notes et commentaire par Jacqueline Vons et Stéphane Velut, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

<sup>43</sup> Fontaine, « Quaresmeprenant. L'image littéraire et la contestation de l'analogie médicale », p. 92.

<sup>44</sup> Sa première édition remonte à 1475, à Padoue.

<sup>45</sup> Voir l'édition de l'ouvrage de Mondino publiée par Ernest Wickersheimer, *Anatomies de Mondino dei Luzzi et de Guido de Vigevano*, Genève, Slatkine Reprints, 1977 (réimpr. de l'édition de Paris, 1926), p. 8. Pour les commentaires de ce passage, voir Mandressi, *Le regard de l'anatomiste*, p. 117 ; Nancy Siraisi, *Medieval and Early Renaissance Medicine: an introduction to knowledge and practice*, Chicago, London, The University of Chicago Press, 1990, p. 109.

commençant par la cervelle de Quaresmeprenant, Rabelais opère donc une inversion carnavalesque qui laisse entendre qu'elle est le moins noble et le plus putrescible des organes du monstre. Il marque aussi un éloignement du texte par rapport à l'action normale du dissecteur, comme l'accentue subversivement la suite du texte, qui franchit allègrement la frontière entre monde physique et métaphysique. Après avoir considéré quelques parties simples et homogènes (muscle, tendons, ligaments, os, etc.), Xenomanes n'éprouve en effet aucune difficulté à décrire les « esprits animalx et vitaulx », qui sont par excellence des éléments subtils et *invisibles*, portant la vie et le sentiment dans les diverses parties de l'animal. En Xenomanes se retrouve la figure d'Epistemon, qui, on l'a vu, admirait à la première escale du voyage aventureux les idées platoniciennes capturées par un tableau.

S'amusant à mêler des niveaux hétérogènes de l'être, Rabelais propose des va-et-vient déconcertants entre ce qui ressort de la physiologie et ce qui appartient à l'âme. On saute de la trivialité de l'« urine » et de la « géniture » aux facultés de l'âme, évidemment inaccessibles à la dissection. Se succèdent d'abord les sens internes qui métabolisent les données reçues par les sens externes : « mémoire », « sens commun », « pensées ». Dans le *Tiers Livre* (chap. XXXI), le médecin Rondibilis énumérait « les ventricules du sens commun, de l'imagination et apprehension, de la ratiocination et resolution, de la memoire et recordation » qui correspondent aux trois pouvoirs mentaux établis par la tradition galénique, le *phantastikon* ou sens commun, la pensée (*dianoëtikon*) et la mémoire (*mnènoneutikon*)<sup>46</sup>. Le parcours des esprits animaux qui les traversent correspond au trajet du sens qui se forme. En revanche, la localisation des processus mentaux dans des sites spécifiques du cerveau (les ventricules) est un concept médiéval développé par les Arabes, dérivé des idées galéniques sur les fonctions du cerveau<sup>47</sup>. Ces représentations pré-anatomiques, qui tentent d'établir un pont entre l'âme et le corps, ont valeur de

---

<sup>46</sup> Sur cette tripartition, voir W. Sudhoff, « Dier Lehre von den Hirnventrikeln in textlicher und graphischer Tradition des Altertums und Mittelalters », *Archiv für Geschichte der Medizin*, vii, 1914, p. 149-205, 151-154 ; H.A. Wolfson, « The internal Senses in Latin, Arabic, and Hebrew Philosophical Texts », *Harvard Theological Review*, xxvii, 1935, p. 69-133.

<sup>47</sup> Voir E. Ruth Harvey, *The Inward Wits. Psychological Theory in the Middle Ages and the Renaissance*, London, The Warburg Institute, University of London, 1975.

lieu commun pour la médecine au 16<sup>e</sup> siècle. Mais des facteurs perturbateurs, dont se fait le relais la parodie rabelaisienne, viennent troubler cette tradition théologico-médicale. Fort de son expérience anatomique, Vésale dénonce ainsi en 1543, dans son *De humani corporis fabrica*, la fausseté et l'« impiété » des positions traditionnelles sur les trois ventricules, qui en font le siège des diverses facultés intellectuelles, en défendant un dualisme strict : l'âme rationnelle est incorporelle, inutile donc de la chercher dans la substance corporelle du cerveau comme le fait Xenomanes<sup>48</sup>. De son côté, Berengario da Carpi, dans ses influents *Commentaria... Super anatomia Mundini*, publiés en 1521 à Bologne, défend la primauté de l'expérience anatomique sous la forme d'une *anatomia sensibilis* qui n'accorde plus de place à « l'œil de la raison » des médecins, susceptible d'imaginer l'invisible. Pour lui, *anatomia non notat insensibilia* (427v)<sup>49</sup>. L'anatomiste est défini comme un *artifex* thomasien qui doit voir et toucher pour croire, et qui ne peut plus prouver l'existence d'un organe à partir de l'existence de la fonction qui lui est assignée, comme le fait Xenomanes réifiant les facultés. D'un côté, avec Vésale et Berengario, Rabelais raille donc les prétentions panoptiques de la science, qui veut capter jusqu'aux mouvements les plus impalpables de l'âme. De l'autre, il fait de Xenomanes le porte-parole d'une thèse particulièrement audacieuse de Galien, celle de la corporéité de l'âme, clairement exprimée dans le traité hétérodoxe *Les facultés de l'âme suivent les tempéraments du corps*<sup>50</sup>. Dans cet ouvrage que connaissait certainement Rabelais, lecteur attentif et éditeur de Galien, ce dernier affirme que la plus noble des âmes est « elle aussi un tempérament du cerveau », dont la substance « est dans

---

<sup>48</sup> *Vesalius on the Human Brain*, edited and translated by Charles Singer, London New York Toronto, Oxford University Press, 1952, book VII, chapter I « The View of St. Thomas Aquinas, of Duns Scotus, and of Albertus Magnus and his School on the Ventricles of the Brain », p. 4-7 ; chapter VI « Use of the Ventricles », p. 39-40. Voir aussi Marie-Luce Demonet, « Le lieu où l'on pense, ou le désordre des facultés », in *Ordre et désordre dans la civilisation de la Renaissance*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1996, p. 25-47, 42.

<sup>49</sup> Sur *l'anatomia sensibilis* de Berengario, voir Roger K. French, « Berengario da Carpi and commentary in anatomical teaching », in *The medical renaissance of the sixteenth century*, éd. A. Wear, R.K. French, I.M. Lonie, p. 42-74, 54-61.

<sup>50</sup> Dans la traduction de Jean Lebon, *Que les meurs de l'âme suivent la temperature du corps*, Paris, P. Gaultier, 1557. Sur la connaissance précise que Rabelais avait de Galien, dont il a publié certaines œuvres en latin, voir Mireille Huchon, « Parodie de l'écriture scientifique chez Rabelais », in *L'écriture du texte scientifique au Moyen Age*, éd. Claude Thomasset, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, éd. p. 173-192.



un certain sens un tempérament des quatre constituants» (les quatre humeurs)<sup>51</sup>. Dans son indécidabilité, le texte rabelaisien renvoie dos à dos les matérialistes, qui donnent chair à l'âme, et les dualistes, qui hiérarchisent les deux parties irréconciliables de l'homme.

Le dualisme implique une gradation des catégories du vivant dont ne manque pas de se saisir Rabelais pour complexifier la représentation impossible de Quaresmeprenant. Xenomanes n'hésite pas en effet à aborder les plus nobles instances de l'âme rationnelle et immortelle – «l'entendement, les intelligences, la volonté», pour culminer et achever sa liste avec la «raison». C'est ce pouvoir de raisonner qui fait la différence entre l'homme et la bête tandis que les activités sensibles internes comme l'imagination leur sont communes<sup>52</sup>. Or à la mention de la «raison comme un tabouret» succède immédiatement, au début du chapitre consacré aux parties externes, la mention des «sept costes» de Quaresmeprenant, «qu'il avoit oultre la forme commune des humains». Rabelais fait ici référence à une erreur de Galien qui, à partir du squelette du singe, donne sept parties au sternum, hérésie corrigée par Charles Estienne dans la *Dissection des parties du corps humain*<sup>53</sup>. En d'autres termes, Quaresmeprenant est un singe, alors même qu'on lui suppose des facultés (même dysfonctionnelles) qui n'appartiennent pas à l'animal. Cette indétermination ontologique et cette identité impossible seront soulignées par Pantagruel, qui désigne l'ennemi des Andouilles comme «une estrange et monstrueuse membrure d'homme, si homme le doit nommer» (p. 614). La description des parties internes de Quaresmeprenant n'est-elle pas encadrée par le ciron et le singe ? Et son anatomie ne serait-elle pas en définitive un équarissage ? En brouillant les frontières de l'humanité et de l'animalité, Rabelais raille les prétentions catégorielles de la science après avoir fait de Xenomanes l'entremetteur ambigu d'une psychologie organiciste séditieuse.

---

<sup>51</sup> *Les Facultés de l'âme suivent les tempéraments du corps*, in Galien, *L'âme et ses passions*, introd., trad. et notes Vincent Barras, Terpsichore Birchler, Anne-France Morand, Paris, Les Belles Lettres, 1995, & 3, p. 82.

<sup>52</sup> Au sein de la tripartition traditionnelle entre âme intellectuelle, sensitive et végétative, Gregor Reisch, dans sa *Margarita Philosophica*

<sup>53</sup> Charles Estienne, *La dissection des parties du corps humain*, Paris, Simon de Colines, 1546, p. 22-23, qui n'attribue que trois parties au sternum de l'homme. Dans les *Tabulae anatomicae sex* (1538), Vésale est fidèle à Galien mais l'illustration du *de humani corporis fabrica* (1543) n'en produit plus que trois. La question fait débat parmi les anatomistes du 16<sup>e</sup> siècle. Sur l'assimilation de Quaresmeprenant à un singe, voir Fontaine, «Quaresmeprenant : l'image littéraire et la contestation de l'analogie médicale», p. 95-97.

## Vertiges analogiques et homophoniques

L'anatomie de Quaresmeprenant renferme une caractéristique qui n'est présente dans aucune des nombreuses énumérations rabelaisiennes. Elle se décline presque uniquement selon le même schéma syntaxique : la reprise anaphorique du « comme », qui constitue une véritable ossature analogique. Créature exotique vivant aux marges du monde connu, Quaresmeprenant appelait un tel procédé comparatif, commun au récit de voyage et au traité médical<sup>54</sup>. Plus précisément, Rabelais recourt à une tradition descriptive où la fragmentation analogique revêt une fonction majeure, qui consiste « à diviser la réalité nouvelle en sous-unités susceptibles d'être plus facilement neutralisées au moyen de comparants familiers »<sup>55</sup>. Ainsi le *Brief récit* de Jacques Cartier (1545), dont la traversée serait évoquée par le voyage de Pantagruel dans le *Quart Livre*<sup>56</sup>, décrit les « adhothuys, qui est une sorte de poisson duquel jamais n'avoyons veu ny ouy parler » comme des êtres composites : « ilz sont blancs comme neige et grandz comme marsoins et ont le corps et la teste comme lepvryers »<sup>57</sup>. Pour peindre les monstres que rencontrent Pantagruel et ses compagnons, Rabelais exploite jusqu'à la parodie ce dispositif de morcellement du comparé, faisant jaillir l'anormal du télescopage d'éléments en soi réalistes<sup>58</sup>. Ainsi le monstre de Mardi-Gras, véritable *adunaton* qui fournit le pendant descriptif de son ennemi Quaresmeprenant, a

les oeilz [...] rouges et flamboyans, comme un Pyrope. Les aureilles verdes comme une Esmeraulde prassine : les dents jaulnes comme un Topaze : la queue longue noire comme marbre Lucullian : les pieds blans, diaphanes et transparens, comme un Diamant : et estoient largement pattez, comme sont des Oyes, et comme jadis à Tholose les portoit la royne Pedaucque<sup>59</sup>.

<sup>54</sup> Sur la double parodie rabelaisienne, à la fois de l'anatomie et de la littérature de voyage, voir Florence Dobby-Poirson, « Entre les *mirabilia* et l'étude anatomique : Quaresmeprenant », Colloque international *Rabelais ou « l'aventure des gens curieux »*. *L'hybridité dans les récits rabelaisiens*, Université Mac Gill de Montréal, 28-31 août 2006. À paraître aux éditions Droz, coll. « Etudes rabelaisiennes ».

<sup>55</sup> Frédéric Tinguely, « Jean de Léry et les métamorphoses du tapir », *Littératures*, 1999, n° 41, p. 33-45.

<sup>56</sup> Rabelais, *Œuvres complètes*, note p. 1458.

<sup>57</sup> Jacques Cartier, « Deuxième relation » (*Brief récit, & succincte narration, de la navigation faicte es ysles de Canada, Hochelage & Saguenay & autres, avec particulières meurs, langaige, & cerimonies des habitans d'icelles : fort délectables à veoir*, Paris, Ponce Roffet dict. Faucheur & Anthoine le Clerc frères, 1545), in *Relations*, éd. critique par Michel Bideaux, Québec, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 167.

<sup>58</sup> Voir François Moreau, *Un aspect de l'imagination créatrice chez Rabelais. L'emploi des images*, Paris, SEDES, 1982, « Décrire le merveilleux », p. 125-126.

<sup>59</sup> *Quart Livre*, chap. XLI, p. 635.

Rabelais rend lisible le portrait de Mardi Gras en explicitant l'aspect sous lequel telle partie de son corps est semblable à une pierre précieuse (la couleur). En revanche, dans l'anatomie de Quaresmeprenant, qui exacerbe la dissémination analogique, l'auteur ne guide pas le lecteur dans la compréhension des comparaisons puisqu'il n'explique pas le sème commun qui les motive. C'est au lecteur d'engager un travail inférentiel pour chercher les justifications des rapprochements surprenants qui lui sont proposés, pour autant qu'elles existent. La tâche herméneutique qui lui échoit pour reconstituer mentalement le corps du monstre est proportionnelle à la hardiesse associative de l'auteur. En soi, la comparaison *in praesentia* permet en effet une grande liberté de rapprochement analogique, puisque'elle explicite les termes mis en présence. Elle peut donc en choisir de très éloignés et établir des relations non-conventionnelles, ce qui fait la modernité de la liste rabelaisienne. On parlera à son égard de comparaisons innovantes ou non-littérales qui réinvestissent le « concept métaphorique »<sup>60</sup> sous-jacent à la liste : la représentation du corps humain comme un abrégé du monde, la fameuse corrélation entre le macrocosme et le microcosme, constitue « le cadre même du pensable, le lieu commun et rendu presque invisible à force d'être manifeste, à partir duquel tout discours sur l'homme peut être formulé »<sup>61</sup>. Dans ce cadre de référence, c'est un geste banal que d'associer une partie du corps à un animal ou à un objet. Mais tout en se mouvant dans ce système analogique connu (le corps-monde), Rabelais recourt non pas à des comparaisons admises et conventionnelles (celles qu'on trouve dans les traités de médecine de son époque) mais invente des analogies créatrices en sélectionnant des traits incongrus (et souvent énigmatiques) qui ne servent pas ordinairement au rapprochement<sup>62</sup>. Ces comparaisons dépouillent l'analogie médicale de la

---

<sup>60</sup> George Lakoff et Mark Johnson désignent comme un ensemble de concepts métaphoriques les valeurs les plus fondamentales et inconscientes d'une culture : la valorisation du haut comme positif, l'association du blanc à la pureté, etc. (*Les métaphores dans la vie quotidienne*, traduit de l'américain par Michel Defornel, Paris, Les Editions de Minuit, 1985).

<sup>61</sup> Carl Havelange, *De l'oeil et du monde : une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998, p. 86-87, cité par Mandressi, *Le regard de l'anatomiste*, p. 156.

<sup>62</sup> C'est ce que Lakoff et Johnson appellent les métaphores innovantes par exploitation des parties non-utiles de la métaphore littérale. Si notre pensée est d'emblée métaphorique, la véritable opposition ne se situe pas entre langage littéral et écart métaphorique mais entre métaphores admises et créatrices. Pour une analyse systématique des comparaisons de Rabelais, voir François Moreau, *Les images dans l'œuvre de Rabelais*, Paris, SEDES, 1982, p. 280-293.

valeur heuristique que lui confère la tradition scientifique – « rendre intelligible ce qui est inconnu au moyen d'une comparaison avec ce qui est déjà connu et compris »<sup>63</sup>. C'est tour à tour la valeur objective des tropes, leur précision dénotative, enfin leur légitimité associative qu'on verra mises en crise par la liste rabelaisienne.

En premier lieu, un certain nombre de comparaisons, qui expriment un jugement de valeur péjoratif, sont d'ordre évaluatif et axiologique plutôt que descriptif. L'anatomie de Quaresmeprenant relève du contre-blason, genre alors très en vogue, et s'inscrit dans la logique épideictique de l'éloge et du blâme<sup>64</sup>. Ces analogies expriment la laideur (« le menton, comme un potiron »), la saleté (« les sourcils, comme lichefrete », un ustensile qui sert à recueillir la graisse de la viande qu'on fait rôtir), l'impuissance (« le membre, comme une pantophle »). L'équivoque obscène est fréquente sur ce terme mais désigne en général le sexe féminin : dans le chapitre 8 du *Pantagruel*, Gargantua appelle sa moitié Badebec « son con, sa tendrette, sa pantoufle ». La dévirilisation de Quaresmeprenant est donc complète. Quant à la stupidité, elle est imprimée dans sa chair, en une affectation comique de précision : « la cervelle en grandeur, couleur, substance et vigueur semblable au coullon guausche d'un Ciron masle ». De même, « les intelligences » se traînent « comme limaz sortant des fraises », « la volonté » se réduit à « troys noix en une escuelle », « la raison » sonne creux comme un « tabouret » (petit tambour). C'est de prédilection aux instruments à vent (la cornemuse, mentionnée deux fois, le cornet, le flageolet) que sont comparées les parties du corps qui ne sont plus de chair mais d'air ; quant à « la luette, comme une sarbataine » (sarbacane), qui ne se laisse pas élucider par une ressemblance formelle, elle manifeste à nouveau cet évidement qui trahit

---

<sup>63</sup> Guillaume Tardif, *Rhetoricae artis ac oratoriae facultatis compendium*, fonction de la similitude. Ce traité est la seconde rhétorique intégrale en langue latine à être publiée par un auteur français. Sur cet ouvrage, voir A.L. Gordon, « Au service de l'argumentation. Le classement des figures chez Guillaume Tardif », *Études littéraires*, 24:3, 1991-1992, p. 37-47.

<sup>64</sup> On sait comment Sebillot théorise le genre du blason : « est une perpétuelle louange ou continu vitupere de ce qu'on s'est proposé de blasonner » (Chap. x, « Du blason et de la définition et description », *Art poétique français*, 1548). Rabelais a joué avec cette tradition du blason, à laquelle les *Blasons Anatomiques du corps féminin*, parus en 1543 (Paris, Charles L'Angelier), donnent une nouvelle actualité. Ils ont d'abord été publiés en annexe de l'*Hecatomphe* d'Alberti en 1536, 1537 et 1539 à Paris et à Lyon, non sans susciter les critiques, avant de paraître dans cette édition autonome augmentée de « Contreblasons » ajoutés par Charles de la Hueterie.

la vacuité d'un être. Parfois, Rabelais propose de donner au « comme » une valeur métonymique, à la faveur d'un lien de contiguïté entre contenant et contenu. « L'isthme » (ouverture du gosier au niveau de la luette) est « comme une portouire » (hotte de vendange à double panier) ; puis « le gouzier, comme un panier vendangeret ». Les organes sont rapprochés des corbeilles à raisin de par le vin qui désaltère les gosiers. La relation de similarité est du même coup éclairée : Rabelais met l'emphasis sur le côté gigantesque et insatiable de la bouche, imaginativement amplifiée par son rapprochement avec le panier. La comparaison apparaît donc plus affective, liée aux appréciations d'un sujet, qu'explicative, où le rapport entre les termes comparés est objectif, concret, exact et se veut indépendant de l'énonciateur<sup>65</sup>. L'activité d'association est le fait d'une subjectivité, celle de Xenomanes, qui nous ramène à la valeur partielle de tout discours, fût-ce celui de la science.

Rabelais pointe non seulement du doigt le manque d'objectivité de la science mais se moque encore du principe métaphorique qui gouverne la formation du vocabulaire anatomique. Les jeux polysémiques de sa liste dénoncent les équivoques sémantiques qui peuvent troubler le travail d'élaboration des connaissances. Marie-Madeleine Fontaine a bien montré comment, par une autoréférentialité absurde, Rabelais compare une partie du corps à une autre : la « fressure » (les viscères, par dérivation métonymique de la poêle à frire à ce qu'on y mijote) est comparée au « gantelet », qui chez Estienne désigne métaphoriquement le métacarpe<sup>66</sup> ; « le pylore » est comme « une fourche fière », fourche à deux dents et aussi à deux sens puisque la fourchette, chez Estienne, représente la clavicule<sup>67</sup>. Rabelais s'amuse non seulement du court-circuitage entre deux parties du corps mais encore de la démultiplication des possibilités de combinaison sémantique, en mêlant terme métaphorique (quels sens choisir, le littéral ou le figuré ?) et comparaison. Pour écrire le « trou du cul comme un miroir cristallin », qui obéit au même principe, il n'a pas eu besoin d'aller plus loin que l'index d'Estienne où est annoncé l'« humeur

---

<sup>65</sup> Pour la différence entre métaphore affective, reposant sur une analogie de valeur, et métaphore explicative, reposant sur une analogie de fait, voir François Moreau, *L'image littéraire*, Paris, SEDES, 1982, p. 33-34.

<sup>66</sup> Estienne, *Dissection des parties du corps humain*, p. 26.

<sup>67</sup> *Ibid*, p. 24.

crystallin situé es yeulx come au lieu d'ung miroer». Le comique jaillit du télescopage entre une partie noble du corps et ses zones les plus triviales. Cette rime interne du corps avec lui-même est un procédé lui-même emprunté à Estienne, qui compare successivement les éminences situées près du troisième ventricule à de petites fesses, à des testicules, à des hanches<sup>68</sup>. Rabelais l'imité pour mieux le contrefaire. Lecteur impitoyable, il s'empare de l'ambiguïté de certains termes médicaux. Lorsqu'il compare les « fauciles » à des « faucilles », il nous fait d'abord hésiter sur le sens exact de « fauciles ». En effet, ce terme métaphorique, qui vient du bas-latin *focile*, pierre à fusil ou silex, désigne chez Estienne tour à tour l'os du bras et l'os de la jambe<sup>69</sup>. A l'indétermination du signifié s'ajoute une distorsion orthographique qui accentue la ressemblance entre les deux termes de la comparaison, en définitive justifiée par une ressemblance de mots plutôt que par une correspondance de choses. Les jeux d'homonymie dans le langage se substituent ainsi à une parenté formelle dans le monde.

De fait, bien d'autres comparaisons sont motivées par des associations phoniques : au « membre, comme une pantophle » succèdent « les couilles, comme une guedoufle », en une rime qu'on trouve déjà dans un passage du *Tiers Livre*<sup>70</sup>. On quitte ici la logique référentielle (décrire le corps tel qu'il est) pour entrer dans une logique poétique : le jeu des rimes. Le sens cède au son en une autonomisation des comparants qui forment un tissu d'échos par rapport à la réalité qu'ils sont censés décrire. A ces associations phoniques se mêlent des correspondances prosodiques : « Les cuisses, comme un crenequin. / les anches, comme un vibrequin » (le crenequin est une arbalète). Non seulement on peut rencontrer le même nombre de syllabes qui assont, mais la succession des comparaisons peut encore dupliquer la structure grammaticale, travailler sur une même classe d'êtres : « Les pensées, comme un vol d'estourneaux. / La conscience, comme un dénigrement de Heronneaulx ». De même qu'un ordre des parties du corps régit la partie gauche de la liste, une logique de la rime et du rythme, qui investit les hasards de la langue, gouverne le déroule-

---

<sup>68</sup> *Ibid*, p. 264.

<sup>69</sup> *Ibid*, p. 25 et p. 30.

<sup>70</sup> « Que nuist sçavoir tousjours et tousjours apprendre, feust ce d'un sot, d'un pot, d'une guédoufle, d'une moufle, d'une pantouphle ». Voir Jean Plattard, *L'oeuvre de Rabelais*, Paris, 1967, p. 163.

ment de la colonne de droite. Rabelais tire parti des carrefours imaginaires spécifiques que l'homophonie dessine dans la langue pour fabriquer son monstre de langage.

On mesure la distance qui sépare Rabelais de la position empirique, matérialiste et non-nominaliste des médecins contemporains, qui, à l'instar d'Ambroise Paré, estiment que « les sciences sont composées des choses, non de paroles, & que les sciences sont de l'essence »<sup>71</sup>. Les objets scientifiques sont considérés comme existant indépendamment de la compréhension que les savants peuvent en avoir ; l'analogie constitue la clef de voûte d'un système de représentation fondé sur la découverte des correspondances et de signes disposés divinement dans la nature des choses. La revendication rhétorique d'une transparence scientifique et la définition d'un style naïf qui imiterait l'état de nature apparaît de manière exemplaire dans l'autoportrait liminaire de Charles Estienne. L'écrivain anatomiste se présente comme un historien puis comme un peintre ou un sculpteur, dont l'art se mesurerait paradoxalement à la capacité de s'effacer derrière son modèle :

[...] non sans tresgrande raison avons accoustumé de beaucoup plus priser l'ouvrage d'un bon peintre ou tailleur / d'aultant qu'il approche de la nayfve figure des choses par luy représentées, & si exactement proposées a la veue des spectateurs / que les images peintes ou eslevees remonstrent lesdites choses presque vifves & naturelles<sup>72</sup>.

A l'instar de ces images idéales, l'écriture médicale, pure d'ornement, pure de subjectivité ou de partialité, serait le simple reflet de l'expérimentation des corps. Prenant le contre-pied de cette négation fantasmée du travail de représentation, la liste rabelaisienne attire l'attention sur la dimension subjective (c'est Xenomanes qui parle) et créatrice de son déroulement analogique, qui loin de s'éclipser derrière son objet s'y substitue. Elle fait parade de l'inventivité de son procédé qui, pour paraphraser l'ouvrage célèbre de Vésale, édité quelques années avant la parution du *Quart Livre*

<sup>71</sup> *Les Œuvres d'Ambroise Paré*, Paris, Gabriel Buon, 1585 (première édition 1575), « Au Lecteur ».

<sup>72</sup> Estienne, *La dissection des parties du corps humain*, « a ses estudians en anatomie ». Sur cet autoportrait, voir Hélène Cazes, « Théâtres imaginaires du livre et de l'anatomie : *La Dissection des parties du corps humain*, Charles Estienne, 1545-1546 », *Fictions du savoir à la Renaissance*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document103.php>.

(*De humani corporis fabrica*, 1543), *fabrique* le corps humain plutôt que de le poser comme une réalité donnée a priori sur laquelle les mots viendraient docilement se régler – les sciences seraient composées de *paroles*, non de choses. Si Quaresmeprenant, en habitant sur l'île de Tapinois (qui signifie « en cachette »), fait miroiter des secrets anatomiques, le lecteur reste sur sa faim. Rabelais évacue le référent pour jouir de la pure conflagration des termes entassés et exhiber un objet littéraire qui se gausse de la logique structurante de la liste. Ce faisant, il se réapproprie les prétentions curatives de la médecine. En effet, à l'encontre de ce qu'affirme Paré dans la *Briefve collection de ladministration anatomique* (1550) – « la langue ne guerist les hommes : mais les remedes deuemment applicques »<sup>73</sup> –, la prose rabelaisienne prétend soigner ses lecteurs en leur offrant un joyeux passe-temps. Cette puissance du discours esthétique et comique est mise en parallèle avec une pensée médicale de la perméabilité des corps. Comme le souligne l'épître dédicatoire du *Quart Livre* au « seigneur Odet, cardinal de Chastillon », Platon et Averroès ont assez démontré la « transfusion des esperitz serains ou tenebreux : aërez ou terrestres, joyeux ou melancholiques du medicin en la personne de malade », qui obligent le praticien à soigner particulièrement les inflexions de son langage<sup>74</sup>. C'est à cette contagion des mots au corps du lecteur, à cet effet d'entraînement irrésistible induit par les représentations, que viserait l'anatomie joyeuse de Quaresmeprenant.

Dominique BRANCHER  
*Université de Bâle*

---

<sup>73</sup> Ambroise Paré, *Briefve collection de ladministration anatomique*, Paris, Guillaume Cavellat, 1550, « Aux Lecteurs ».

<sup>74</sup> *Quart Livre*, « A tresillustre Prince et reverendissime mon seigneur Odet cardinal de Chastillon », p. 519. La réflexion rabelaisienne sur l'effet thérapeutique de son œuvre peut coïncider avec la pensée hippocratique, qui confère un rôle plaisant et truculent au praticien pour mieux réjouir le malade.



